

# Edito : La trace du père

« Nous sommes en phase de sortie de l'âge du père » [\[1\]](#), affirmait Jacques-Alain Miller en avril 2013, lors d'une rencontre littéraire organisée par Christine Angot au théâtre Daniel Sorano de Toulouse. Sa récente lecture de l'auteure, dans *Une semaine de vacances* [\[2\]](#), lui avait permis de saisir l'actualité de l'élaboration de Lacan dans le Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* [\[3\]](#), à propos du remaniement des lignes de l'Œdipe par le concept de désir. Il signale que « selon Lacan le père est à interpréter en termes de perversion » et ajoute que l'Œdipe, loin d'être l'unique solution du désir, « en est sa forme normalisée, et sa prison » ; qu'il est « pathogène » [\[4\]](#) – les leçons sur Hamlet en témoignent. Le Séminaire met en jeu la dimension du fantasme comme lieu où se loge le désir de chacun, et qui vient empêcher toute corrélation directe entre le sujet et l'objet de son désir. Pas de lien univoque lorsqu'il est question de désir, mais des circuits complexes, irréductibles aux idéaux communs.

Lacan annonçait déjà à cette époque « le remaniement des conformismes antérieurs instaurés, voire leur éclatement » [\[5\]](#) : le déclin du patriarcat, le changement imminent des mœurs. La mise en question des limites du complexe œdipien et du mythe paternel s'est poursuivie tout au long de son enseignement. Freud a beaucoup œuvré pour sauver le Père ; Lacan est parvenu à le définir à partir d'une fonction. Quelle serait cette fonction ?

Dans la première et unique leçon du Séminaire « Introduction

aux Noms-du-Père » [\[6\]](#), Lacan commence par retracer le fil de son élaboration sur le père, depuis la formalisation de la métaphore paternelle du Séminaire III jusqu'au drame du père dans la trilogie claudélienne analysée dans le Séminaire sur le transfert. Il avance par la suite sur ce que le mythe du père implique dans le registre de la jouissance, du désir et de l'objet, pour en arriver à formuler que la perversion « représente la mise au pied du mur, la prise au pied de la lettre de la fonction du Père, de l'Être suprême. Le Dieu éternel pris au pied de la lettre, non pas de sa jouissance, toujours voilée et insondable, mais de son désir comme intéressé dans l'ordre du monde » [\[7\]](#).

Fini le règne du Père comme seule boussole aux questions existentielles. Le Nom-du-Père, dit Lacan, crée la fonction du père. En posant le père comme une fonction, il arrive à faire passer de la logique universelle au particulier de l'existence comme telle [\[8\]](#). Lacan parle alors de versions du père, une par une, dans la singularité de chacun comme autant d'inventions venant voiler ce qui reste irréductible dans le savoir. Si « le père c'est une fonction qui se réfère au réel » [\[9\]](#) en tant que ce point irréductible, comme il le formulera bien plus tard, le Nom-du-Père est un semblant, dans la mesure où il relève d'un montage venant lier « le signifiant et le signifié, la Loi et le désir, la pensée et le corps » [\[10\]](#). À chacun l'invention d'un nouage singulier entre les trois registres – le symbolique, l'imaginaire et le réel – jouant le rôle de boussole.

Le père lacanien n'a donc pas de pattern. Lacan nous enseigne qu'il est celui qui épate (sa famille) [\[11\]](#), dans la mesure où il ne s'identifie pas à l'idéal « pour tous » de la fonction. Le nouvel amour du père pourrait être ainsi père-versement orienté.

*Ligia Gorini*

---

[1] Texte de Jacques-Alain Miller dans ce numéro. Miller J.-A., « Nous n'en pouvons plus du père ! », *L'Hebdo-Blog*, n°269, 9 mai 2022, publication en ligne.

[2] Angot C., *Une Semaine de vacances*, Paris, Flammarion, 2012.

[3] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2013.

[4] Miller J.-A., « Nous n'en pouvons plus du père ! », *op.cit.*

[5] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *op.cit.*, p. 571.

[6] Lacan J., « Introduction aux Noms-du-Père », *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 65-104.

[7] *Ibid.*, p. 89.

[8] *Ibid.*, p. 74.

[9] Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines. Columbia University, 1er décembre 1975 », *Scilicet*, n°6/7, novembre 1976, p. 45.

[10] Miller J.-A., « Quatrième de couverture », *Des Noms-du-Père*, *op.cit.*

[11] Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 208.

---

**Nous n'en pouvons plus du père !**

Nous n'en pouvons plus du père ! [\[1\]](#)

Jacques-Alain Miller lit [\[2\]](#) *Une semaine de vacances*.

*Une semaine de vacances* [\[3\]](#) montre que nous n'en pouvons plus du père. Je l'ai lu comme un apologue pour aujourd'hui, un apologue de notre ras-le-bol du père. Il nous fait comprendre pourquoi il nous faut sortir du règne du père. Le père, cette plaie, a fait son temps, est obsolète. Le père incestueux est un personnage bien connu en littérature, mais il s'agit d'autre chose ici : c'est le roman du père en tant que l'impossible à supporter. À ce titre, il est réel, un effet de sens paradoxalement réel. « Elle » (puisque dans ce roman les protagonistes sont désignés par les seuls pronoms « il » et « elle ») gravite autour de ce réel, elle est entièrement tournée vers lui. Le tournesol est héliotrope, elle est montrée comme *paternotrope*, jusqu'à l'éclipse du père à la fin du roman. C'est le roman de ce que Lacan appelait la pèreversion – la pente, le tropisme vers le père.

Le père, comment s'en débarrasser ? Est-il possible de s'en défaire ? C'est la question de Lacan, constante. Son point de départ a été le Nom-du-Père, mis en fonction, du Séminaire III au Séminaire IV, pour rendre compte des psychoses, névroses et perversions, mais non pas de ce qui serait le normal. Dès le Séminaire VI, il est sensible que le concept de désir déplace les lignes de l'Œdipe. Ce Séminaire qui date d'un demi-siècle, *Le désir et son interprétation* [\[4\]](#), est contemporain d'*Une semaine de vacances*.

Le désir n'a rien à voir avec l'instinct, guide de vie infallible, qui va droit au but, qui conduit le sujet vers l'objet dont il a besoin, celui qui convient à sa vie et à la survie de l'espèce. Même si l'on cherche son partenaire dans la réalité commune, l'objet du désir se situe dans le fantasme

de chacun. Le Séminaire cherche à expliciter la dimension du fantasme : à ce niveau-là, il y a entre le sujet et l'objet un *ou bien / ou bien*. Au niveau de ce que l'on a appelé la connaissance, les deux, sujet et objet, sont adaptés l'un à l'autre, il y a coaptation, coïncidence, voire fusion intuitive des deux. Dans le fantasme, en revanche, il n'y a pas cet accord, mais une défaillance spécifique du sujet devant l'objet de sa fascination, un certain *couper le souffle*. Lacan parle de *fading* du sujet, du moment où celui-ci ne peut pas se nommer. C'est représenté dans le roman par le fait que les personnes ne sont pas nommées, restent anonymes, et que la qualité de père et celle de fille ne sont exprimées que de la façon la plus fugitive. Il y a seulement la fameuse « différence des sexes ».

Il y a dans le Séminaire une phrase qui dit : « La pudeur est, [...] la forme royale de ce qui se monnaie dans les symptômes en honte et en dégoût. » [\[5\]](#) Entendons que la pudeur est la barrière qui nous arrête quand nous sommes sur le chemin du réel. *Une semaine de vacances* va au-delà de la barrière de la pudeur, et s'avance dans la zone où c'est habituellement le symptôme qui opère, par la honte et par le dégoût.

Là, on rencontre un père, le *Il* du roman, qui hait le désir : ce qui l'occupe, c'est la jouissance. On le mesure à ce qui provoque son éclipse à la fin : *Elle* lui raconte un rêve, soit un message de désir à décrypter, et aussitôt l'humeur de *Il* change : il est outré, vexé, furieux, il se tait, il boude. Le désir, sous la forme du rêve, vient gâcher la fixité de sa jouissance. Fixité que supporte la répétition, dont Camille Laurens explore par ailleurs les pouvoirs. Ici, la jouissance revient comme une mélodie insistante. Le clivage entre désir et jouissance est rendu palpable, la jouissance étant une boussole infaillible, à la différence du désir.

Le père manifeste sa volonté de transmettre un idéal, il joue au surmoi. Les limites de la pudeur sont franchies, et en même temps elles sont restituées sous une forme dérisoire au niveau

du vocabulaire – le père fait la leçon du bien dire tout en faisant celle de la perversion.

Nous sommes en phase de sortie de l'âge du père. S'il y a un livre qui m'en a donné le sentiment de la façon la plus vive, c'est *Une semaine de vacances*. Il est l'emblème de ce que nous sommes en train de vivre. Freud sauve le père, alors que selon Lacan le père est à interpréter en termes de perversion. On voit bien dans le Séminaire VI que l'Œdipe n'est pas du tout la solution unique du désir : c'en est sa forme normalisée, et sa prison. L'Œdipe est pathogène.

*Une semaine de vacances* réactualise cette avancée du Séminaire de Lacan. Le désir d'Elle s'émancipe à la faveur du mutisme et de la colère du père. Elle se retrouve à la fin du roman dans une gare, où le seul élément familial, *heimlich*, est son sac de voyage. Le texte s'achève sur ces phrases : « Elle le regarde. Et elle lui parle » [6]. Le sac de voyage vient à la place du père, comme un objet *a*. C'est là maintenant où se trouve son adresse, là où se loge le sujet supposé savoir. C'est son sac de voyage qui lui interprétera son rêve.

Jacques-Alain Miller

---

[1] Texte précédemment paru dans Lacan Quotidien n°317, 26 avril 2013, publication en ligne ([www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr))

[2] Fragments choisis et établis par Christiane Alberti de l'intervention de J.-A. Miller le samedi 20 avril, lors des conversations, lectures et projections animées par Christine Angot au Théâtre Sorano de Toulouse du 18 au 21 avril 2013, disponible sur <https://www.youtube.com/watch?v=c0qlTD3cqGg>.

[3] Angot C., *Une Semaine de vacances*, Paris, Flammarion, 2012.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Éditions de La Martinière & Le Champ freudien Éditeur, 2013.

[5] *Ibid.*, p. 488.

## Le pire du père

*Le Voyage dans l'Est* de Christine Angot est une « reprise » de ses précédents romans depuis une focale différente. Une jeune fille de treize ans rencontre son père pour la première fois, car sa mère s'est mis en tête qu'il serait bon pour elle qu'elle soit enfin « reconnue ».

Cette « Reconnaissance », elle l'obtiendra, en même temps que son démenti le plus ironique : l'inceste. Pour le père comme pour la fille, cette *demande de reconnaissance* semble avoir constitué un détonateur vers le pire du père.

Dans son insoutenable *Semaine de vacances* [1], Christine Angot a montré comment se passait ce qu'on appelle inceste, construisant son récit depuis un point d'extériorité. *Une semaine...* visait à faire voir que, dans l'inceste, il se passait la même chose qu'entre deux adultes consentants, une forme de *banalisation* qui propulsait soudainement la monstruosité de l'acte sur un lecteur qui se croyait en train de lire une banale scène érotique. Elle nous faisait assister [2] à ça.

À la fin d'*Un amour impossible*, la narratrice avance une construction qui se détache du roman tout en apparaissant comme le produit de celui-ci : le père aurait abusé de sa fille pour prouver à la mère (juive, pauvre) qu'elle ne l'atteindrait pas, que jamais elle ne pourrait s'élever à son

niveau, quand bien même elle en passerait par la loi. La conclusion d'*Un amour impossible* révélait un savoir sur le père qui n'honore pas la dette, « envers du père de la promesse » [3].

Dans *Le Voyage dans l'Est*, nous quittons ce regard *Vu[e] du ciel* [4], la narratrice se rapproche comme jamais de la subjectivité de la jeune fille qui a cru en la promesse du père, cet astre [5] apparu soudain, si cultivé, dont elle attendait une place.

La tragédie est consommée quand cette place désirée, elle l'obtient au prix d'« accepter de ne pas avoir de vie, d'avoir une vie ratée » [6]. Ce sont les échos dans son être de cet impossible dilemme que relaie *Le Voyage dans l'Est* [7] : ne pas parler pour ne pas sortir des halos de ce père irrésistible [8] au prix d'une crainte grandissant en elle, celle que l'inceste ne la détruisse : « Vers ces années-là [...] l'idée que l'inceste n'était peut-être pas étranger à l'impossibilité que je ressentais a commencé à tourner dans ma tête. » [9] Ce qui devait lui donner une place, un nom, lui dérobait son existence.

Si *Une semaine de vacances* nous plongeait dans l'effroi d'un lieu dépersonnalisé, espace que J.-A. Miller qualifia d'interfantasmatique [10] (entre *Lui* et *Elle*), *Le Voyage dans l'Est* explore le dédoublement intérieur de la jeune fille entre son penchant *paternotrope* [11] et l'envahissement auquel celui-ci la condamnait : « La main allait et venait sur ma cuisse [...] J'ai été consciente de sa position à tout moment [...] Mon esprit était occupé à raisonner [...] Je surveillais. » [12] Elle souhaitait « des relations normales » et tenta, un temps, de les obtenir; cela ne marqua pas la moindre différence dans les actes du père. À chacune de leurs rencontres – qu'elle attendait toujours avec joie – la jeune fille n'imaginait pas que cela puisse recommencer, « quand c'était fait, je n'y pensais plus » [13], elle reprenait alors sa méthode infernale se disant : « ces gestes peuvent sûrement s'intégrer à une



relation père-fille normale. Je ne croyais pas à mes propres arguments » [14], mais elle s'efforçait ainsi de « préserver une minuscule zone de liberté » [15].

Cette zone de liberté, aussi réduite fût-elle, lui servit sans doute de point d'appui pour sortir de la dimension insituable où l'avait plongée cet *amour* infernal.

Congédiés ici le « Il » et le « Elle », décillés le regard-caméra auquel rien n'échappe : *Le Voyage...* est le roman d'un *Je*, pas seulement des faits, pas non plus un témoignage, mais une *enquête* [16] nouant faits et pensées, intérieur et extérieur pour « reconstituer le fil » [17]. L'auteur du *Voyage dans l'Est* nous invite ici, comme l'écriture en rend visible l'équivoque, au voyage dans l'être car « cette petite fille, dit-elle, je la suis » [18]...

*Vanessa Sudreau*

---

[1] Angot C., *Une Semaine de vacances*, Paris, Flammarion, 2012.

[2] Angot C., *Le Voyage dans l'Est*, Paris, Flammarion, 2021, p. 211.

[3] Caroz G., « Édito », argument du colloque *UFORCA*, 28 juin 2014, disponible sur : <https://www.lacan-universite.fr/wp-content/uploads/2014/01/Argument-Gil-Caroz.pdf>

[4] Angot C., *Vu du ciel*, Paris, Gallimard, 2000.

[5] Cf. Jacques-Alain Miller invité par Christine Angot au Théâtre Sorano, Toulouse, 20 avril 2013, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=c0qlTD3cqGg>

[6] Angot C., *Le Voyage dans l'Est*, *op. cit.*, p. 80.

[7] *Ibid.*

[8] Cf. Jacques-Alain Miller invité par Christine Angot..., *op. cit.* : « c'est irrésistible, c'est le père de la pastorale présent chez cet abuseur ».

[9] Angot C., *Le Voyage dans l'Est*, *op. cit.*, p. 84.

[10] Cf. Jacques-Alain Miller invité par Christine Angot..., *op. cit.*

[11] *Ibid.*

[12] Angot C., *Le Voyage dans l'Est*, *op. cit.*, p. 40.

[13] *Ibid.*, p. 72.

[14] *Ibid.*, p. 44.

[15] *Ibid.*, p. 90.

[16] Angot, C., « écrire pour reconstituer le fil », *France Culture*, La Grande Table Culture, 31 août 2021, disponible sur internet : <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-d-ete/la-grande-table-emission-du-mardi-31-aout-2021>.

[17] *Ibid.*

[18] *Ibid.*

---

# CHRONIQUE DU MALAISE : Élection présidentielle, le désir et la nécessité

Élection présidentielle, le désir et la nécessité [\[1\]](#)

L'École de la Cause freudienne n'a pas ménagé sa peine et ses forces en vue du deuxième tour de l'élection présidentielle. De France et en Belgique, des collègues ont pu dire pourquoi

il fallait « Battre Le Pen ». Du coup, voter Macron. Cela permet de mesurer causes et conséquences pour saisir qu'une élection n'a que peu à voir avec le désir pour l'un ou l'autre des candidats mais bien avec les conséquences de l'élection d'Untel ou Unetelle. L'annonce du résultat dimanche 24 avril fut un soulagement.

Ce vote n'était pas la conséquence d'une adhésion à un homme, un programme, un parti ; il représentait pour beaucoup une nécessité. Voter Macron obéissait, pour ceux-là, à un *impératif catégorique* et nous enseigne sur une des niches de la fonction du désir. La psychanalyse nous invite à ne pas transformer causes et conséquences en une morale sans tête.

« Tu ne le sais pas mais tu l'as voulu » est une forme de l'interprétation. Lever le « tu ne le sais pas », c'est découvrir le « tu l'as voulu » qui vient authentifier l'acte comme l'acte notarial s'authentifie de la signature qui y est apposée. Ainsi, ces deux forums ont permis à plusieurs de repérer ce « je le veux » derrière la nécessité. « Je le veux » de ne pas vouloir l'extrême droite au pouvoir est une des causes d'un vote dont la conséquence est le vote Macron. Un acte n'implique pas forcément une satisfaction, mais un fait que l'on ne peut faire qu'une fois.

L'addition des votes Le Pen, blancs ou nuls et abstentions, montre que plus de soixante pour cent des Français en âge de voter n'ont pas ressenti cette nécessité. Faire barrage à l'extrême droite n'est plus perçu comme une nécessité. Voter en connaissance de cause n'est pas d'actualité. Conséquence : le populisme est aux portes du pouvoir.

Quand Jean-Luc Mélenchon dit entre les deux tours : « Je serai donc le Premier ministre, pas par la faveur ou la grâce de Monsieur Macron ou de Madame Le Pen, mais parce que les Français l'auront voulu » [\[2\]](#), et ceci quel que soit le président, il fait équivaloir l'un et l'autre. Macron égal Le Pen du moment que je suis Premier ministre. Formidable coup

politique – comme l’a remarqué Jacques-Alain Miller sur Twitter – afin de remobiliser ses troupes après un premier tour perdu, mais aussi coup médiatique lui permettant de braquer les projecteurs sur lui, alors même que le deuxième tour n’avait pas eu lieu.

Mais ce coup a un coût. Ce « braquer les projecteurs » se veut un braquage de l’élection. En faisant équivaloir Le Pen et Macron, en créant une métonymie entre le totalitarisme et la démocratie, c’est la démocratie qu’il veut braquer. Car il feint d’ignorer que l’extrême droite muselle toujours l’opposition. De fait, J.-L. Mélenchon participe donc à la banalisation de l’extrême droite. Le formidable coup tactique s’avère être un coût exorbitant pour la démocratie. Cette participation de l’extrême gauche à la banalisation de l’extrême droite est homothétique à ce qui se joue depuis deux ou trois ans sur les réseaux sociaux.

Une des conséquences de la montée au zénith du discours de la *cancel culture* (culture de l’effacement) dans les réseaux sociaux, c’est que tous ceux qui ne sont pas d’accord avec les thèses *idéologiques* raciales, néo-féministes, déconstructionnistes, trans sont immédiatement taxés d’être « d’extrême droite ». Rachel Kahn, Caroline Fourest, Claude Habib, Raphaël Enthoven, Sophia Aram, pour ne citer qu’eux, sont accusés d’être d’extrême droite. « Extrême droite » est devenu un  $S_1$  tout seul, sans signifié car si tout est d’extrême droite, alors plus rien ne l’est et il devient possible, même pour un électeur de gauche, de laisser Marine Le Pen prendre le pouvoir.

Lacan avait vu venir ce danger du  $S_1$  tout seul comme permettant la montée de la ségrégation et du racisme. Le discours du Maître s’oriente du  $S_1$  mais il s’articule à un  $S_2$ . Avec la *cancel culture*, on déconstruit le  $S_2$  au nom de la vérité, ce faisant, on oublie que de vérité il n’y a pas, et on perd la possibilité d’une contextualisation nécessaire. Et on finit

par brûler des livres comme au Canada [3] sans voir la portée tristement historique de cet autodafé. Sans histoire, tout est possible, surtout le pire.

Sans  $S_2$ , la jouissance du  $S_1$  est livrée à elle-même et nous perdons toute l'élaboration, toutes les constructions qui permettent de produire les méandres, les fils, les manques du jeu de cache-cache du désir. Causes et conséquences s'en trouvent superposées. Pour la psychanalyse, la cause est une place vide, mais pas sans en passer par les défilés du signifiant et du  $S_2$ . Le refus du  $S_2$  est une catastrophe dont Lacan prédisait dans ... *ou pire*, soit dans son Séminaire traitant de l'avènement du Un : « sachez que ce qui monte, qu'on n'a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences, et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité du corps, c'est le racisme. Vous n'avez pas fini d'en entendre parler » [4].

La démocratie est basée sur une limitation du  $S_1$  par la mise en place de contre-pouvoirs, Assemblée nationale, Sénat, Conseil constitutionnel, médias venant faire limite aux pouvoirs du Président. Quand sur France 2, Louis Alliot, reprenant les paroles de M. Le Pen, fait valoir que le Conseil constitutionnel n'est que consultatif et que c'est le peuple qui décide, le peuple est « souverain », et propose de gouverner par référendum en court-circuitant l'Assemblée nationale, c'est toute la démocratie qui est visée. C'est un Maître au  $S_1$  absolu qui s'annonce.

Voilà ce que cache la banalisation du signifiant « extrême droite » : en annulant l'histoire de l'« extrême droite », soit son  $S_2$ , l'extrême gauche et la *cancel culture* font le lit d'un populisme dont nous n'avons à attendre que plus de ségrégation, de racisme, au nom de la fraternité, au nom du peuple, au nom du bien.

*Laurent Dupont*

---

[1] Ces réflexions n'engagent que leur auteur et ne sont pas l'expression d'une position de l'École de la Cause freudienne.

[2] Mélenchon J.-L., « Je ne veux pas que madame Le Pen prenne le pays et que monsieur Macron garde le pouvoir », interview par Bruce Toussaint, *BFM TV*, 19 avril 2022, disponible sur : [https://www.bfmtv.com/politique/elections/presidentielle/jean-luc-melenchon-je-ne-veux-pas-que-madame-le-pen-prenne-le-pays-et-que-monsieur-macron-garde-le-pouvoir\\_VN-202204190585.html](https://www.bfmtv.com/politique/elections/presidentielle/jean-luc-melenchon-je-ne-veux-pas-que-madame-le-pen-prenne-le-pays-et-que-monsieur-macron-garde-le-pouvoir_VN-202204190585.html)

[3] Gerbet T., « Des écoles détruisent 5000 livres jugés néfastes aux autochtones, dont Tintin et Astérix », *Radio-Canada*, 7 septembre 2021, disponible sur : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1817537/livres-autochtones-bibliotheques-ecoles-tintin-asterix-ontario-canada>

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 236.